

# 1<sup>er</sup> MAI LA PAROLE EST AUX TRAVAILLEURS

LE MOT D'ORDRE :

## Guerre aux exploiteurs

Le 1<sup>er</sup> Mai : Fête du Travail ?

On ne dira jamais assez tout le mal que peut faire la légalisation, la reconnaissance des traditions ouvrières par l'Etat. Car l'Etat, en reconnaissant ces traditions, les réduit à leur propre caricature, leur retire toute force explosive, tout esprit de révolte, en fait au contraire, en les assimilant, un instrument supplémentaire de domination.

Ce sont les pays fascistes qui ont été les premiers à réduire le 1<sup>er</sup> Mai à une fête, à une kermesse ou à un défilé de propagande. Pétain, en faisant une fête officielle du 1<sup>er</sup> Mai lui retirait son caractère de classe, son caractère de lutte et de bataille ; le 1<sup>er</sup> Mai n'était plus alors qu'un jour de congé et non le jour où le prolétariat militant se comptait dans les permanences syndicales, dans la rue, en résistant le travail.

La toute-puissance stalinienne sur les syndicats après la libération n'a su que continuer le « 1<sup>er</sup> Mai-Pétain ». Et aujourd'hui, les jeunes non seulement ignorent les origines du 1<sup>er</sup> Mai, l'histoire des martyrs de Chicago, mais ils imaginent avec peine ces 1<sup>er</sup> Mai d'autrefois où Paris voyait la rue disputée entre la troupe et les grévistes devant une bourgeoisie prise de panique.

Et pourtant, ces 1<sup>er</sup> Mai reviendront. L'Histoire inexorablement souligne l'agonie — peut-être longue et cruelle — du capitalisme et que la lutte de classes, toujours présente même lorsqu'elle est masquée sous les pratiques réformistes ou l'esprit de recul, doit se manifester de nouveau avec d'autant plus de violence que les contradictions du régime s'aggravent et que la misère s'étend.

Ce 1<sup>er</sup> Mai 53 peut marquer un tournant. Les travailleurs ont atteint les limites du recul, et quelques jours avant le 1<sup>er</sup> Mai, la tension monte, les débrayages se multiplient, les grévistes de chez Renault, une fois de plus, voient les espoirs ouvriers se tourner vers eux.

Un nouveau démarquage de l'action ouvrière est devenu possible. Des luttes sévères s'annoncent qui pourront, et cette fois en dehors de l'influence des bureaucraties syndicales ou contre eux, redonner à la classe ouvrière française la vision claire de l'offensive à mener, du but à atteindre : à travers les combats partiels, renverser le capitalisme et l'Etat et réaliser le communisme libertaire. *La parole est aux travailleurs, et le mot d'ordre, en ce 1<sup>er</sup> Mai de renaissance ouvrière ne peut être que le mot d'ordre de tous les 1<sup>er</sup> Mai révolutionnaires : « Guerre aux exploiteurs ».*



## L'Espagne libertaire toujours au combat ! LIBERTÉ ! LIBERTAD !

Tel est le cri unanimme du peuple espagnol, opprimé depuis tant d'années par la tyrannie qui prétend enchaîner hommes et idées. Liberté pour l'Espagne, c'est le but !

Fédération Locale des groupes anarchistes de Madrid.

Tal es la unánime aspiración del pueblo español, oprimido desde hace tantos años por la tiranía que pretende encadenar hombres e ideas. ¡Libertad para España, ésa es la meta!

Federación Local de Grupos Anarquistas de Madrid

## La FAI vive...

...a pesar de las feroz represiones policiales. Y seguirá viviendo para denunciar todos los crímenes franquistas, para dar fuerza y cohesión a la voluntad popular de resistencia.

Federación Local de Grupos Anarquistas de Madrid

## La F.A.I. vit...

...malgré les féroces répressions policières. Et elle vivra toujours pour dénoncer tous les crimes franquistes, pour renforcer la force et l'union à la volonté populaire de résistance.

Fédération Locale des groupes anarchistes de Madrid.

## • ¡Y NO PASARAN ! •

La heroica defensa de Madrid contra el fascismo es un hecho que pertenece no sólo al pasado, sino también al presente. Porque el pueblo madrileño sigue en pie de lucha, combatiendo la misma quinta columna de 1936-1939.

Hoy, como ayer, el aire de Madrid vibra al grito de ¡NO PASARAN ! Frente a los crímenes del Estado fascista, frente al militarismo ávido de sangre, frente a la tiranía religiosa de la nueva Inquisición, frente a las mentiras de la caterva falangista, el pueblo no cesa de proclamar: ¡NO PASARAN !

...Y la defensa de Madrid prosigue, sin entregar ninguna de las barricadas. ¡Viva la Resistencia ! Viva la C.N.T. !

CONFEDERACION NACIONAL DEL TRABAJO

F.L. de Sindicatos de Madrid

## ILS NE PASSERONT PAS !

L'héroïque défense de Madrid contre le fascisme est un fait qui existe non seulement dans le passé, mais aussi dans le présent. Parce que le peuple madrilène continue ferme la lutte, combattant la même cinquième colonne qu'en 1936-1939.

Aujourd'hui comme hier, l'air de Madrid vibre au cri de : ILS NE PASSERONT PAS ! Face aux crimes de l'Etat fasciste, face au militarisme avide de sang, face à la tyrannie religieuse de la nouvelle inquisition, face aux mensonges de la troupe phalangiste, le peuple ne cesse de crier : Ils ne passeront pas !

...Et la défense de Madrid continue sans céder ses barricades. Vive la Résistance ! Vive la C.N.T. !

Confédération Nationale du Travail F.L. des Syndicats de Madrid.

## Al pueblo madrileño

En su larga trayectoria, la C.N.T. no ha hecho jamás engañosas promesas que pudieran crear el espejismo de una victoria fácil, por el camino del menor esfuerzo. De ahí que ahora — y hoy más que nunca — la Confederación denuncia la grotesca farce de ceux qui prétendent de commodes solutions pour en terminer avec la déshonneur de la domination franquista.

¡Ni tibio réformisme, ni transigencia frente a la dictadura, ni humillante resignación ! A luchar por la libertad de España, por medio de la acción directa revolucionaria !

¡adelante, por nuestra liberación, en las filas de la C.N.T. !

CONFEDERACION NACIONAL DEL TRABAJO

Federación Local de Sindicatos de Madrid

## Au peuple madrilène

Depuis de longues années, la C.N.T. n'a jamais fait de trompeuses promesses qui auraient pu faire croire à une victoire facile pour le moins effort. C'est pour cela qu'aujourd'hui — et plus que jamais — la Confédération dénonce la grotesque farce de ceux qui prétendent de commodes solutions pour en terminer avec la déshonneur de la domination franquiste.

Pas de tibio réformisme ! Pas de compromis face à la dictature, ni d'humiliante résignation ! Lutter pour la liberté de l'Espagne, par l'action directe révolutionnaire !

En avant pour notre libération, dans les rangs de la C.N.T.

Confédération Nationale du Travail Fédération locale des Syndicats de Madrid.

# LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

Cinquante-sixième année. — N° 358

JEUDI 30 AVRIL 1953

LE NUMERO : 20 francs

Fondé en 1895 par Louise MICHEL et Sébastien FAURE

Pour un 3<sup>er</sup> Front Révolutionnaire International

INTERNATIONALE ANARCHISTE

## Malgré la répression LA CLASSE OUVRIÈRE PASSE A L'OFFENSIVE

L'AGITATION et les grèves partielles aux usines Renault, les manifestations des transports parisiens et provinciaux, celles qui se font dans toutes les entreprises du pays et dans les services publics indiquent une effervescence générale de la classe ouvrière. Dans tout le pays les travailleurs se lassent de leur condition de vie toujours plus difficile.

Déjà la bourgeoisie prend peur. Elle craint que ce mécontentement des travailleurs n'aille jusqu'à l'explosion d'une grève générale dans le pays, qu'une vague de revendications révolutionnaires la submerge. Elle a peur qu'au moment le plus difficile, au moment où elle est obligée de reconnaître son impuissance, son incapacité, les travailleurs lui imposent leur volonté, leur volonté de vivre, leur volonté de travailler dans la dignité et dans la paix.

Ce mécontentement, la bourgeoisie s'en rend compte, n'a rien d'une vague agitation de propagande démagogique pour le compte d'un parti. Ce mécontentement, elle le

peut être l'annonce d'une vague de fond de la classe ouvrière. Les organisations syndicales empruntées dans les chaînes qui les attachent aux diverses formations politiques de trahison ont été aussi le souffle de la montée populaire. Et pour une autre raison que celle de la bourgeoisie, les

centrales syndicales ouvrières freinent le mouvement. Et l'on assiste à ce scandale, qui malheureusement a déjà des précurseurs, de voir les syndicats réactionnaires, anti-ouvriers, comme le S.I.R. d'obédience gaulliste chez Renault, être les plus revendicatifs, demander une grève générale. La C.G.T.

ne sait que s'associer à l'agitation de ces syndicats. Mais, au lieu de dépasser, de se montrer plus dynamique, elle retient l'élan et n'envisage que des réunions intersyndicales « pour déterminer les formes d'action ».

Et, alors que l'unité d'action est possible, qu'elle est même pratiquement faite à la base où les travailleurs se sont retrouvés, consciemment, sur le plan de la lutte de classe, les états-majors syndicaux, enfermés dans leur sectarisme en sont encore, au mépris de la réalité, à réclamer cette unité d'action. Cette unité, il la réclame pour ne pas l'avoir.

Malgré l'inertie, malgré le sectarisme des dirigeants syndicaux, malgré la répression de la bourgeoisie et l'appel de Mayer demandant au gouvernement des pleins pouvoirs pour faire face à la mobilisation des travailleurs, l'offensive ouvrière saura, une fois encore, imposer sa victoire à la bourgeoisie.

Cet assaut de la classe ouvrière qui se prépare dépassera, les travailleurs doivent en prendre conscience, le cadre de la revendication pour le bien-être. Cette lutte se lie à la lutte contre la guerre, elle se situe dans un cadre révolutionnaire, donc dans le sens du programme de la F.A. Dans cette lutte, les communistes libertaires seront à leur place de combat.

René LUSTRE.

### Les élections ne suffiront pas aux travailleurs

### La lutte doit être menée dans les usines

Le peu d'abstentions aux élections municipales a été l'étonnement général.

On s'est habitué à l'abstentionnisme — ici, il est inutile de le préciser, nous ne nous intéressons qu'à l'attitude de la classe ouvrière devant les élections. — Et aucun des partis politiques ne se faisait d'illusion sur une révolution éventuelle des électeurs vers les urnes.

Il est très important pour nous de faire le point, d'analyser d'une manière réaliste ces élections.

Les anarchistes, qui considèrent toujours comme positive l'attitude de la non-participation aux votes des travailleurs, pourraient interpréter comme négatif ce fait d'une participation importante de la classe ouvrière aux élections.

Pourtant, s'il nous fallait nous maintenir sur cette considération, sans plus analyser la situation présente, nous risquerions de nous isoler et de voir échapper la chance que nous avons, dans le moment présent, de faire pénétrer notre programme révolutionnaire dans la classe ouvrière. Ceci ne veut pas dire pour autant que nous abandonnons notre attitude antilibérale.

Ces élections se sont situées sur un plan de classe contre classe, dans ce sens que la bourgeoisie, dans sa grande partie, s'est polarisée autour d'un programme et d'un homme — Pinay — qui reflètent parfaitement les désirs et les aspirations de la classe ouvrière dans un moment où ses privilégiés, son autonomie, sont menacés, condamnés. Les travailleurs mécontents, lassés de leur condition de vie, se sont retrouvés massés contre la bourgeoisie et sa politique de régression sociale.

Les travailleurs n'ont pas voté pour le parti communiste et pour le parti socialiste. Ils ont voté, à travers le P.C. et la S.F.I.O., contre la bourgeoisie. C'est cette réalité que nous

devons considérer et c'est sur cette réalité que nous devons poursuivre, avec tout l'espérance qu'elle donne, notre combat révolutionnaire.

Ce caractère positif du vote de la classe ouvrière, avec l'agitation qui se manifeste toujours plus dans les usines, laisse présager que la mobilisation des travailleurs pour un nouvel assaut contre la bourgeoisie est faite.

Seules, les directions des partis communiste et socialiste et les états-majors syndicaux vont entrer, par leurs désaccords fondamentaux et leurs tactiques liées étroitement aux intérêts de l'imperialisme américain ou à ceux de l'U.R.S.S., l'unité d'action de la classe ouvrière.

Les révolutionnaires ont maintenant un important travail pour lancer la classe ouvrière dans la lutte par-dessus l'immobilisme des appareils de direction des partis. R. L.

### Le bluff des élections tunisiennes

Il va y avoir des élections en Tunisie ! Des élections « démocratiques », cela va sans dire, à l'échelle de la démocratie bourgeoisie qui nous permet de « vivre en liberté » dans le monde « libre ».

Elections libres... voyons plutôt !

En Tunisie, règne actuellement le régime de l'état de siège, où chaque travailleur est entièrement à la merci de l'arbitraire policier.

La censure est telle qu'elle arrête tout ce qui n'est pas directement pour augmenter encore la répression, les sbires de Hauteclouque ont assassiné Taïeb Gachem. Certes, cet individu était loin d'être intéressant, mais quel intérêt avait le Néo-Destour à le liquider alors que cela servait objectivement les seuls intérêts de la police française en lui permettant de justifier les exactions de ses hommes de main sur tout le territoire tunisien !

A de tels procédés, les travailleurs tunisiens doivent répondre de façon brutale. D'abord abstention totale à ces élections. Ensuite, renforcement de toute l'action anticolonialiste, par la grève et la résistance sous toutes ses formes.

L'impérialisme des bourgeois français doit être définitivement mis à la porte d'Afrique. Les travailleurs tunisiens ont prouvé et prouvent toujours davantage qu'ils luttent dans ce sens.

M. MOREAU.

### Permanence de la politique du pétrole au Moyen-Orient

Le conflit qui oppose Mossadegh, la fraction dynamique de la bourgeoisie iranienne et le peuple iranien, est une révolte de Breimi recélée du pétrole.

Les compagnies pétrolières savent que ces territoires sont doublement précieux pour qu'aucun peuple ne les habite pratiquement et ne peut donc s'opposer à leurs desseins rapaces comme au Mexique ou en Iran.

Que participation franco-anglaise prédomine.

Il n'est pas exclu que le territoire de Breimi recèle du pétrole.

Les compagnies pétrolières savent que ces territoires sont doublement précieux pour qu'aucun peuple ne les habite pratiquement et ne peut donc s'opposer à leurs desseins rapaces comme au Mexique ou en Iran.

Le conflit iranien est une révolte de Breimi recélée du pétrole.

Les compagnies pétrolières savent que ces territoires sont doublement précieux pour qu'aucun peuple ne les habite pratiquement et ne peut donc s'opposer à leurs desseins rapaces comme au Mexique ou en Iran.

Le conflit iranien est une révolte de Breimi recélée du pétrole.

Les compagnies pétrolières savent que ces territoires sont doublement précieux pour qu'aucun peuple ne les habite pratiquement et ne peut donc s'opposer à leurs desseins rapaces comme au Mexique ou en Iran.

Le conflit iranien est une révolte de Breimi recélée du pétrole.

Les compagnies pétrolières savent que ces territoires sont doublement précieux pour qu'aucun peuple ne les habite pratiquement et ne peut donc s'opposer à leurs desseins rapaces comme au Mexique ou en Iran.

Le conflit iranien est une révolte de Breimi recélée du pétrole.

Les compagnies pétrolières savent que ces territoires sont doublement précieux pour qu'aucun peuple ne les habite pratiquement et ne peut donc s'opposer à leurs desseins rapaces comme au Mexique ou en Iran.

Le conflit iranien est une révolte de Breimi recélée du pétrole.

Les compagnies pétrolières savent que ces territoires sont doublement précieux pour qu'aucun peuple ne les habite pratiquement et ne peut donc s'opposer à leurs desseins rapaces comme au Mexique ou en Iran.

Le conflit iranien est une révolte de Breimi recélée du pétrole.

Les compagnies pétrolières savent que ces territoires sont doublement précieux pour qu'aucun peuple ne les habite pratiquement et ne peut donc s'opposer à leurs desseins

# TEMOIGNAGE SUR ISRAEL

## (V) Encore la guerre

Je suis certain que je n'aurais jamais essayé d'en faire le moins possible si Israël était ce que l'on veut qu'elle soit officiellement, surtout si l'on en croit les reporters de la radio française. Défendre une collectivité, un foyer humain, où malgré la diversité des races un sincère effort de justice sociale, de partage équitable de peines et de joies devient créateur d'un climat d'espérance, défendre cela est conquérir son droit à la vie. Mais défendre cette société bâtarde où règne la loi de la jungle, a eu pour résultat

de donner au conflit judéo-arabe le même caractère de monstrueuse stupidité qu'ont les guerres capitalistes.

Pourtant, en Israël, on ne parle que socialisme et démocratie. Mais, comme en Europe, il ne reste de la pensée de Marx et de tant d'autres qu'une lamentable caricature. Le plus fort écrase toujours le plus faible. Le fil chasse le cireur de bottes à coups de pied. Les entrepreneurs choisissent leurs contraires dans la colonie allemande. Ces derniers, triés sur le volet, sont durs. La main-d'œuvre est pour rien, surtout parmi les Arabes. Les ouvriers juifs, plus exigeants, sont bien souvent en chômage. Le rationnement alimentaire, imposé pour les gens du peuple, s'assouplit grâce aux salaires et revenus plus élevés et à l'existence d'un florissant marché noir, au fur et à mesure que l'on s'élève dans la hiérarchie sociale. Au fait, trône les gros fonctionnaires, les rabbins, les techniciens, les patrons, les commerçants. Pour maintenir l'ordre, c'est-à-dire l'oppression et le patronat « de droit divin », une police bien nourrie, bien vêtue, bien payée, veille au grain.

Après les monstrueux pogroms hitlériens, la création d'un pays juif, par la force en fait et non en arguant de quelques droits bibliques et politiques (déclaration Balfour) plus ou moins consistants, s'avérait indispensable, n'aurait-il pas été pour donner asile aux millions de persécutés qui s'entassaient dans toutes les villes d'Europe. Le sionisme et son inévitable aboutissement : la guerre contre les Arabes, aurait peut-être pu s'expliquer, se justifier, si à l'arrière aucun trafic, aucun enrichissement scandaleux, n'avait existé, si à l'arrière, en un mot, les institutions n'avaient pas autorisé et favorisé l'exploitation de l'homme par l'homme. Par conséquent, Israël, pour nous Juifs pauvres, n'est pas un asile. De beaucoup s'en fait ! Autant retourner dans le pays d'origine.

Mais pour l'instant il ne s'agissait que d'essayer de vivre tant bien que mal, de sauver notre peau. On avait profité de notre désarroi, on nous avait enrôlé de force. Officiellement, nous étions des valeureux combattants, les sauveurs de la patrie... Nous étions des épaves. Certes, il se trouvait même parmi nous des fanatiques, des patriotes, la plupart puissant leur énergie dans la religion et la haine « de l'étranger ». Parmi les nouveaux venus, ils étaient peu nombreux. Mais les autochtones, dans leur majorité, affichent un chauvinisme tellement agressif qu'ils englobent tous les émigrants dans leur aveugle ressentiment. Puis, cela se complique encore d'animosité raciale, Orientaux et Occidentaux se méprisent mutuellement. On retrouve en Israël des équivalences de « bicot » et de « rituel ». La religion, le gouvernement, la propagande, la presse (d'une pauvreté affligeante) n'ufifent rien. Israël est une grande famille qui vit à

couteaux tirés sous le même toit. Ce n'est pas un pays neuf, c'est un rejeton scrofuleux du capitalisme dégénéré.

Je commençais à regretter furieusement la place de la République, la rue du Temple et même ma chambre. Mais il ne pouvait être question pour le moment que de se garder à droite, à gauche, devant et derrière. Nous étions en position près de Jérusalem, à Bet-Sous-sin. La route ayant été coupée, il s'agissait de ravitailler cette ville, est resté deux jours en plein soleil. Une belle fille qui avait la foi. A l'arrière, à un kilomètre, au point d'eau, tout le monde. Entre les sexes, pas de différence. On attendait la nuit pour boire, pour faire l'amour dans les trous de sable, l'amour furieux, stupide. Une rage de vivre malgré tout. Le vin était étouffé. On en avait quand même. Dans le groupe (des Français, des Belges, des Allemands) se trouvait toujours un copain pour simuler un mal quelconque. Il revenait de Jérusalem avec du vin échangé contre nos infâmes boîtes de sardines. Car les civils (les pauvres) crevaient de faim. Des soldats avaient organisé tout un trafic ; ils accumulaient dans quelques caves de la Ville Sainte un amas hétérocrite de linge, de pendules, de meubles, que sais-je ? De l'argent aussi.

Entre deux cadavres, on se soulaient, la nuit, à Bethléem. La discipline était assez relâchée. Il nous était d'ailleurs impossible de fuir. Devant nous, les Arabes. Derrière, la police. Ou bavait. Un matin, au petit jour, un copain, petit, noiraud comme moi, est sorti de son trou, il s'est dressé en chantant de ne sais quoi. Il était saoul. Tellement saoul qu'il s'est écroulé en boule. Une pauvre petite boule avec une balle dans la tête.

(A suivre)

Après Jérusalem et les impossibles corvées de ravitaillage, Bethléem, Génou et filles, nous partagions exactement le même sort. Ici, à l'inverse du camp de Sainte-Maxime, pas de pudibonderie. La vie toute crue, comme à bord du rafiot. Ça tirailleur fermé de part et d'autre. Des morts, des blessés. Une fille qui a hurlé pendant trois heures avant de mourir. Son cadavre, ventre ouvert, intestins croulants, est resté deux jours en plein soleil. Une belle fille qui avait la foi. A l'arrière, à un kilomètre, au point d'eau, tout le monde. Entre les sexes, pas de différence. On attendait la nuit pour boire, pour faire l'amour dans les trous de sable, l'amour furieux, stupide. Une rage de vivre malgré tout. Le vin était étouffé. On en avait quand même. Dans le groupe (des Français, des Belges, des Allemands) se trouvait toujours un copain pour simuler un mal quelconque. Il revenait de Jérusalem avec du vin échangé contre nos infâmes boîtes de sardines. Car les civils (les pauvres) crevaient de faim. Des soldats avaient organisé tout un trafic ; ils accumulaient dans quelques caves de la Ville Sainte un amas hétérocrite de linge, de pendules, de meubles, que sais-je ? De l'argent aussi.

Entre deux cadavres, on se soulaient, la nuit, à Bethléem. La discipline était assez relâchée. Il nous était d'ailleurs impossible de fuir. Devant nous, les Arabes. Derrière, la police. Ou bavait. Un matin, au petit jour, un copain, petit, noiraud comme moi, est sorti de son trou, il s'est dressé en chantant de ne sais quoi. Il était saoul. Tellement saoul qu'il s'est écroulé en boule. Une pauvre petite boule avec une balle dans la tête.

Après Jérusalem et les impossibles corvées de ravitaillage, Bethléem, Génou et filles, nous partagions exactement le même sort. Ici, à l'inverse du camp de Sainte-Maxime, pas de pudibonderie. La vie toute crue, comme à bord du rafiot. Ça tirailleur fermé de part et d'autre. Des morts, des blessés. Une fille qui a hurlé pendant trois heures avant de mourir. Son cadavre, ventre ouvert, intestins croulants, est resté deux jours en plein soleil. Une belle fille qui avait la foi. A l'arrière, à un kilomètre, au point d'eau, tout le monde. Entre les sexes, pas de différence. On attendait la nuit pour boire, pour faire l'amour dans les trous de sable, l'amour furieux, stupide. Une rage de vivre malgré tout. Le vin était étouffé. On en avait quand même. Dans le groupe (des Français, des Belges, des Allemands) se trouvait toujours un copain pour simuler un mal quelconque. Il revenait de Jérusalem avec du vin échangé contre nos infâmes boîtes de sardines. Car les civils (les pauvres) crevaient de faim. Des soldats avaient organisé tout un trafic ; ils accumulaient dans quelques caves de la Ville Sainte un amas hétérocrite de linge, de pendules, de meubles, que sais-je ? De l'argent aussi.

Entre deux cadavres, on se soulaient, la nuit, à Bethléem. La discipline était assez relâchée. Il nous était d'ailleurs impossible de fuir. Devant nous, les Arabes. Derrière, la police. Ou bavait. Un matin, au petit jour, un copain, petit, noiraud comme moi, est sorti de son trou, il s'est dressé en chantant de ne sais quoi. Il était saoul. Tellement saoul qu'il s'est écroulé en boule. Une pauvre petite boule avec une balle dans la tête.

Après Jérusalem et les impossibles corvées de ravitaillage, Bethléem, Génou et filles, nous partagions exactement le même sort. Ici, à l'inverse du camp de Sainte-Maxime, pas de pudibonderie. La vie toute crue, comme à bord du rafiot. Ça tirailleur fermé de part et d'autre. Des morts, des blessés. Une fille qui a hurlé pendant trois heures avant de mourir. Son cadavre, ventre ouvert, intestins croulants, est resté deux jours en plein soleil. Une belle fille qui avait la foi. A l'arrière, à un kilomètre, au point d'eau, tout le monde. Entre les sexes, pas de différence. On attendait la nuit pour boire, pour faire l'amour dans les trous de sable, l'amour furieux, stupide. Une rage de vivre malgré tout. Le vin était étouffé. On en avait quand même. Dans le groupe (des Français, des Belges, des Allemands) se trouvait toujours un copain pour simuler un mal quelconque. Il revenait de Jérusalem avec du vin échangé contre nos infâmes boîtes de sardines. Car les civils (les pauvres) crevaient de faim. Des soldats avaient organisé tout un trafic ; ils accumulaient dans quelques caves de la Ville Sainte un amas hétérocrite de linge, de pendules, de meubles, que sais-je ? De l'argent aussi.

Entre deux cadavres, on se soulaient, la nuit, à Bethléem. La discipline était assez relâchée. Il nous était d'ailleurs impossible de fuir. Devant nous, les Arabes. Derrière, la police. Ou bavait. Un matin, au petit jour, un copain, petit, noiraud comme moi, est sorti de son trou, il s'est dressé en chantant de ne sais quoi. Il était saoul. Tellement saoul qu'il s'est écroulé en boule. Une pauvre petite boule avec une balle dans la tête.

Après Jérusalem et les impossibles corvées de ravitaillage, Bethléem, Génou et filles, nous partagions exactement le même sort. Ici, à l'inverse du camp de Sainte-Maxime, pas de pudibonderie. La vie toute crue, comme à bord du rafiot. Ça tirailleur fermé de part et d'autre. Des morts, des blessés. Une fille qui a hurlé pendant trois heures avant de mourir. Son cadavre, ventre ouvert, intestins croulants, est resté deux jours en plein soleil. Une belle fille qui avait la foi. A l'arrière, à un kilomètre, au point d'eau, tout le monde. Entre les sexes, pas de différence. On attendait la nuit pour boire, pour faire l'amour dans les trous de sable, l'amour furieux, stupide. Une rage de vivre malgré tout. Le vin était étouffé. On en avait quand même. Dans le groupe (des Français, des Belges, des Allemands) se trouvait toujours un copain pour simuler un mal quelconque. Il revenait de Jérusalem avec du vin échangé contre nos infâmes boîtes de sardines. Car les civils (les pauvres) crevaient de faim. Des soldats avaient organisé tout un trafic ; ils accumulaient dans quelques caves de la Ville Sainte un amas hétérocrite de linge, de pendules, de meubles, que sais-je ? De l'argent aussi.

Entre deux cadavres, on se soulaient, la nuit, à Bethléem. La discipline était assez relâchée. Il nous était d'ailleurs impossible de fuir. Devant nous, les Arabes. Derrière, la police. Ou bavait. Un matin, au petit jour, un copain, petit, noiraud comme moi, est sorti de son trou, il s'est dressé en chantant de ne sais quoi. Il était saoul. Tellement saoul qu'il s'est écroulé en boule. Une pauvre petite boule avec une balle dans la tête.

Après Jérusalem et les impossibles corvées de ravitaillage, Bethléem, Génou et filles, nous partagions exactement le même sort. Ici, à l'inverse du camp de Sainte-Maxime, pas de pudibonderie. La vie toute crue, comme à bord du rafiot. Ça tirailleur fermé de part et d'autre. Des morts, des blessés. Une fille qui a hurlé pendant trois heures avant de mourir. Son cadavre, ventre ouvert, intestins croulants, est resté deux jours en plein soleil. Une belle fille qui avait la foi. A l'arrière, à un kilomètre, au point d'eau, tout le monde. Entre les sexes, pas de différence. On attendait la nuit pour boire, pour faire l'amour dans les trous de sable, l'amour furieux, stupide. Une rage de vivre malgré tout. Le vin était étouffé. On en avait quand même. Dans le groupe (des Français, des Belges, des Allemands) se trouvait toujours un copain pour simuler un mal quelconque. Il revenait de Jérusalem avec du vin échangé contre nos infâmes boîtes de sardines. Car les civils (les pauvres) crevaient de faim. Des soldats avaient organisé tout un trafic ; ils accumulaient dans quelques caves de la Ville Sainte un amas hétérocrite de linge, de pendules, de meubles, que sais-je ? De l'argent aussi.

Entre deux cadavres, on se soulaient, la nuit, à Bethléem. La discipline était assez relâchée. Il nous était d'ailleurs impossible de fuir. Devant nous, les Arabes. Derrière, la police. Ou bavait. Un matin, au petit jour, un copain, petit, noiraud comme moi, est sorti de son trou, il s'est dressé en chantant de ne sais quoi. Il était saoul. Tellement saoul qu'il s'est écroulé en boule. Une pauvre petite boule avec une balle dans la tête.

Après Jérusalem et les impossibles corvées de ravitaillage, Bethléem, Génou et filles, nous partagions exactement le même sort. Ici, à l'inverse du camp de Sainte-Maxime, pas de pudibonderie. La vie toute crue, comme à bord du rafiot. Ça tirailleur fermé de part et d'autre. Des morts, des blessés. Une fille qui a hurlé pendant trois heures avant de mourir. Son cadavre, ventre ouvert, intestins croulants, est resté deux jours en plein soleil. Une belle fille qui avait la foi. A l'arrière, à un kilomètre, au point d'eau, tout le monde. Entre les sexes, pas de différence. On attendait la nuit pour boire, pour faire l'amour dans les trous de sable, l'amour furieux, stupide. Une rage de vivre malgré tout. Le vin était étouffé. On en avait quand même. Dans le groupe (des Français, des Belges, des Allemands) se trouvait toujours un copain pour simuler un mal quelconque. Il revenait de Jérusalem avec du vin échangé contre nos infâmes boîtes de sardines. Car les civils (les pauvres) crevaient de faim. Des soldats avaient organisé tout un trafic ; ils accumulaient dans quelques caves de la Ville Sainte un amas hétérocrite de linge, de pendules, de meubles, que sais-je ? De l'argent aussi.

Entre deux cadavres, on se soulaient, la nuit, à Bethléem. La discipline était assez relâchée. Il nous était d'ailleurs impossible de fuir. Devant nous, les Arabes. Derrière, la police. Ou bavait. Un matin, au petit jour, un copain, petit, noiraud comme moi, est sorti de son trou, il s'est dressé en chantant de ne sais quoi. Il était saoul. Tellement saoul qu'il s'est écroulé en boule. Une pauvre petite boule avec une balle dans la tête.

Après Jérusalem et les impossibles corvées de ravitaillage, Bethléem, Génou et filles, nous partagions exactement le même sort. Ici, à l'inverse du camp de Sainte-Maxime, pas de pudibonderie. La vie toute crue, comme à bord du rafiot. Ça tirailleur fermé de part et d'autre. Des morts, des blessés. Une fille qui a hurlé pendant trois heures avant de mourir. Son cadavre, ventre ouvert, intestins croulants, est resté deux jours en plein soleil. Une belle fille qui avait la foi. A l'arrière, à un kilomètre, au point d'eau, tout le monde. Entre les sexes, pas de différence. On attendait la nuit pour boire, pour faire l'amour dans les trous de sable, l'amour furieux, stupide. Une rage de vivre malgré tout. Le vin était étouffé. On en avait quand même. Dans le groupe (des Français, des Belges, des Allemands) se trouvait toujours un copain pour simuler un mal quelconque. Il revenait de Jérusalem avec du vin échangé contre nos infâmes boîtes de sardines. Car les civils (les pauvres) crevaient de faim. Des soldats avaient organisé tout un trafic ; ils accumulaient dans quelques caves de la Ville Sainte un amas hétérocrite de linge, de pendules, de meubles, que sais-je ? De l'argent aussi.

Entre deux cadavres, on se soulaient, la nuit, à Bethléem. La discipline était assez relâchée. Il nous était d'ailleurs impossible de fuir. Devant nous, les Arabes. Derrière, la police. Ou bavait. Un matin, au petit jour, un copain, petit, noiraud comme moi, est sorti de son trou, il s'est dressé en chantant de ne sais quoi. Il était saoul. Tellement saoul qu'il s'est écroulé en boule. Une pauvre petite boule avec une balle dans la tête.

Après Jérusalem et les impossibles corvées de ravitaillage, Bethléem, Génou et filles, nous partagions exactement le même sort. Ici, à l'inverse du camp de Sainte-Maxime, pas de pudibonderie. La vie toute crue, comme à bord du rafiot. Ça tirailleur fermé de part et d'autre. Des morts, des blessés. Une fille qui a hurlé pendant trois heures avant de mourir. Son cadavre, ventre ouvert, intestins croulants, est resté deux jours en plein soleil. Une belle fille qui avait la foi. A l'arrière, à un kilomètre, au point d'eau, tout le monde. Entre les sexes, pas de différence. On attendait la nuit pour boire, pour faire l'amour dans les trous de sable, l'amour furieux, stupide. Une rage de vivre malgré tout. Le vin était étouffé. On en avait quand même. Dans le groupe (des Français, des Belges, des Allemands) se trouvait toujours un copain pour simuler un mal quelconque. Il revenait de Jérusalem avec du vin échangé contre nos infâmes boîtes de sardines. Car les civils (les pauvres) crevaient de faim. Des soldats avaient organisé tout un trafic ; ils accumulaient dans quelques caves de la Ville Sainte un amas hétérocrite de linge, de pendules, de meubles, que sais-je ? De l'argent aussi.

Entre deux cadavres, on se soulaient, la nuit, à Bethléem. La discipline était assez relâchée. Il nous était d'ailleurs impossible de fuir. Devant nous, les Arabes. Derrière, la police. Ou bavait. Un matin, au petit jour, un copain, petit, noiraud comme moi, est sorti de son trou, il s'est dressé en chantant de ne sais quoi. Il était saoul. Tellement saoul qu'il s'est écroulé en boule. Une pauvre petite boule avec une balle dans la tête.

Après Jérusalem et les impossibles corvées de ravitaillage, Bethléem, Génou et filles, nous partagions exactement le même sort. Ici, à l'inverse du camp de Sainte-Maxime, pas de pudibonderie. La vie toute crue, comme à bord du rafiot. Ça tirailleur fermé de part et d'autre. Des morts, des blessés. Une fille qui a hurlé pendant trois heures avant de mourir. Son cadavre, ventre ouvert, intestins croulants, est resté deux jours en plein soleil. Une belle fille qui avait la foi. A l'arrière, à un kilomètre, au point d'eau, tout le monde. Entre les sexes, pas de différence. On attendait la nuit pour boire, pour faire l'amour dans les trous de sable, l'amour furieux, stupide. Une rage de vivre malgré tout. Le vin était étouffé. On en avait quand même. Dans le groupe (des Français, des Belges, des Allemands) se trouvait toujours un copain pour simuler un mal quelconque. Il revenait de Jérusalem avec du vin échangé contre nos infâmes boîtes de sardines. Car les civils (les pauvres) crevaient de faim. Des soldats avaient organisé tout un trafic ; ils accumulaient dans quelques caves de la Ville Sainte un amas hétérocrite de linge, de pendules, de meubles, que sais-je ? De l'argent aussi.

Entre deux cadavres, on se soulaient, la nuit, à Bethléem. La discipline était assez relâchée. Il nous était d'ailleurs impossible de fuir. Devant nous, les Arabes. Derrière, la police. Ou bavait. Un matin, au petit jour, un copain, petit, noiraud comme moi, est sorti de son trou, il s'est dressé en chantant de ne sais quoi. Il était saoul. Tellement saoul qu'il s'est écroulé en boule. Une pauvre petite boule avec une balle dans la tête.

Après Jérusalem et les impossibles corvées de ravitaillage, Bethléem, Génou et filles, nous partagions exactement le même sort. Ici, à l'inverse du camp de Sainte-Maxime, pas de pudibonderie. La vie toute crue, comme à bord du rafiot. Ça tirailleur fermé de part et d'autre. Des morts, des blessés. Une fille qui a hurlé pendant trois heures avant de mourir. Son cadavre, ventre ouvert, intestins croulants, est resté deux jours en plein soleil. Une belle fille qui avait la foi. A l'arrière, à un kilomètre, au point d'eau, tout le monde. Entre les sexes, pas de différence. On attendait la nuit pour boire, pour faire l'amour dans les trous de sable, l'amour furieux, stupide. Une rage de vivre malgré tout. Le vin était étouffé. On en avait quand même. Dans le groupe (des Français, des Belges, des Allemands) se trouvait toujours un copain pour simuler un mal quelconque. Il revenait de Jérusalem avec du vin échangé contre nos infâmes boîtes de sardines. Car les civils (les pauvres) crevaient de faim. Des soldats avaient organisé tout un trafic ; ils accumulaient dans quelques caves de la Ville Sainte un amas hétérocrite de linge, de pendules, de meubles, que sais-je ? De l'argent aussi.

Entre deux cadavres, on se soulaient, la nuit, à Bethléem. La discipline était assez relâchée. Il nous était d'ailleurs impossible de fuir. Devant nous, les Arabes. Derrière, la police. Ou bavait. Un matin, au petit jour, un copain, petit, noiraud comme moi, est sorti de son trou, il s'est dressé en chantant de ne sais quoi. Il était saoul. Tellement saoul qu'il s'est écroulé en boule. Une pauvre petite boule avec une balle dans la tête.

Après Jérusalem et les impossibles corvées de ravitaillage, Bethléem, Génou et filles, nous partagions exactement le même sort. Ici, à l'inverse du camp de Sainte-Maxime, pas de pudibonderie. La vie toute crue, comme à bord du rafiot. Ça tirailleur fermé de part et d'autre. Des morts, des blessés. Une fille qui a hurlé pendant trois heures avant de mourir. Son cadavre, ventre ouvert, intestins croulants, est resté deux jours en plein soleil. Une belle fille qui avait la foi. A l'arrière, à un kilomètre, au point d'eau, tout le monde. Entre les sexes, pas de différence. On attendait la nuit pour boire, pour faire l'amour dans les trous de sable, l'amour furieux, stupide. Une rage de vivre malgré tout. Le vin était étouffé. On en avait quand même. Dans le groupe (des Français, des Belges, des Allemands) se trouvait



## PAOLO FLORES

### L'anarchisme et l'idée de classe

(Du journal anarchiste « Fede I » de Rome, extraits de l'éditorial du 130, 22 août 1926).

Nota. — Paolo Flores, un de nos meilleurs cervaux de l'autre après-guerre, fut emporté en 1927 au cours d'une violente maladie, à 24 ans. Paolo Flores n'avait donc que 23 ans quand il écrivit cet article. La vigueur de sa pensée n'en est que plus remarquable.

Il n'est pas rare de trouver dans les écrits théoriques et tactiques de quelques représentants actuels de l'anarchisme la critique inexorable et le net refus de l'idée de classe...

Tel est le cas du camarade D. A. de Santillan, lequel n'hésite pas à repousser résolument le concept de classe, l'attribuant totalement au marxisme et l'accusant de fatalisme et pire. Nous sommes parfaitement d'accord que la notion de classe du syndicalisme est unilatérale et insuffisante, mais il ne faut pas pour cela la repousser en bloc. Il faut, au lieu d'examiner les déficiences du syndicalisme, rechercher une notion plus large et organique de ce qu'est le prolétariat. L'idée de classe n'est pas une chose née du cerveau de Marx par le choix théorique d'un penseur original : elle s'est formée lentement dans la conscience des travailleurs et des penseurs socialistes de la fin du XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> siècles...

L'idée de classe naquit donc dans la conscience révolutionnaire comme une garantie contre les illusions démocratiques, comme la reconnaissance d'une solidarité d'intérêts entre la majorité des opprimés et comme le symbole de la plus ferme volonté de ne pas se laisser davantage utiliser comme instrument des démagogiques de la bourgeoisie. La notion selon laquelle la liberté et la justice devaient et pouvaient être réellement instaurées dans une société libre par l'œuvre des opprimés eux-mêmes, par ceux qui, dans une révolution n'espéraient rien d'autre que de briser leurs chaînes, fut encore une notion inhérente au prolétariat.

D'autre part, la liberté ne doit pas se comprendre abstrairement, en dehors des conditions historiques de l'époque dans laquelle on vit, conditions qui constituent une donnée qu'il est nécessaire de connaître pour transformer la société selon nos aspirations. Autrement, en l'absence de toute idée exacte éclairant la conduite de chacun, au lieu de la liberté rationnelle qui se réalise dans l'égalité, on obtiendrait le pur arbitraire individuel qui engendre nécessairement la lutte pour la domination.



## la mort est mon métier

de Robert MERLE

(Prix Goncourt 1949)

A la pauvreté d'imagination de l'auteur qui n'est pas capable de tirer de l'immense tragédie qui fut le national-socialisme pour le peuple allemand que ce portrait outré jusqu'à la caricature d'un chef S.S., classe Robert Merle aux premiers rangs de ces auteurs chauvins, farouchement, stupidement antisémites dont la réputation de nocivité n'est plus à faire.

Ce « Teuton » parfait, automate borné, bête humaine sans nerfs, d'une obéissance absolue, d'une cruauté et d'une inconscience au-delà des bornes de l'humain, est un condensé de tout ce que les auteurs qui, tricolore, de la « remington » ont fait de mieux.

A tel point que l'on peut se demander un instant si l'auteur n'a pas voulu faire une charge, un « à la manière de... ».

Mais il faut déchanter, « La Mort est mon métier » est la sécrétion propre — si l'on peut dire — de ce drôle de

Merle, un oiseau qui manque décidément de branche.

Bien entendu cette navrante pauvreté a été accueillie par « France-Dimanche » qui la publie en feuilleton.

Reproduction autorisée pour tous pays, y compris « France-Dimanche » — que « Les lecteurs écrivent ».

Cela s'appelle l'aurore

d'Emmanuel ROBLES

(Editions du Seuil)

Un excellent roman d'Emmanuel Robles. Un drame de la misère et un roman d'amour contés avec le talent que l'on connaît à l'auteur de « La Mort en face ». On ne s'explique pas en lisant « Cela s'appelle l'aurore » que la critique de ce pays ne fasse pas une plus large place à l'un de nos meilleurs romanciers. Nous y reviendrons.



## Petits Films :

# Grandes Œuvres

On a souvent déploré l'absence d'un témoignage cinématographique véritablement révolutionnaire (nous le faisons encore il y a quelques semaines), concernant certains grands moments de l'histoire, la guerre d'Espagne entre autres. Mais doit-on en conclure que le septième art n'a rien fait en ce domaine ? Très heureusement, non.

Le cinéma russe, par exemple (celui de 1920-1930), s'est plus particulièrement penché sur les problèmes généraux et les glorieuses périodes de la lutte prolétarienne, ceci au moyen de grands films du type : *Cuirassé Potemkine*, *La Mère*, *Tempête sur l'Asie*, etc. Dans le reste du monde, par contre, le contenu révolutionnaire et social s'est généralement cristallisé en DOCUMENTAIRES, lesquels traitaient à la fois de l'HISTORIQUE (*Terre d'Espagne*, 400 Millions, *Borinage*, tous réalisés par le grand documentariste hollandais Joris Ivens) et du QUOTIDIEN, observation minutieuse des petits faits de la vie (*Terre sans pain* de Bunuel, *Zéro de conduite*, *A propos de Nice* de Jean Vigo, *Aubervilliers* de Prévert et bien d'autres).

A l'heure actuelle, l'effort en ce sens de quelques jeunes cinéastes courageux se poursuit, et il n'est que de se rappeler l'admirable *Sang des Bêtes* et *Hôtel des Invalides* de Franju ainsi que du poignant *Désastres de la guerre* de Pierre Kast, pour être persuadé de la vérité de leur combat. Mais de cela, nous reparlerons un autre jour. Aujourd'hui, nous voulons revenir et nous attarder sur le passé, un passé relativement récent avec *Aubervilliers* de Prévert, plus loin avec *Zéro de conduite* de Vigo, ces deux films seront prochainement présentés à nouveau par le Comité Régional de la F.A.

Bien avant guerre, Georges Lacombe avait réalisé un documentaire de grande valeur : *La Zone*. En 1947, Prévert présentait le même sujet avec *Aubervilliers*, film toutefois enrichi d'une technique évidemment très supérieure et surtout de l'humour à la fois féroc et tragique propre à son auteur. Ce documentaire, réalisé en pleine banlieue ouvrière (au milieu d'une population plutôt hostile et honteuse) fut gueuleux les braves gens des salles d'exclusivité : ça n'était pas possible, une telle misère n'existaient pas à notre époque, pour tout dire le film était indécent ! La marmaille s'entassait

dans des chambres sordides, l'eau prise au robinet de la rue, les vacances dans le ruisseau, tout cela nous est présenté avec force et émotion par un homme dont on peut dire, malgré sa dégénérescence bourgeoise actuelle, qu'il nous laisse un témoignage véritablement social.

Avec Jean Vigo, notre cher Jean Vigo, nous nous sentons toujours émus de repérer du cinéaste dont l'œuvre soit vraiment celle d'un anarchiste. Film d'Almeyrada (rédacteur du *Bonnet Rouge*), Jean Vigo eut une enfance assez sombre. Au pensionnat, on le mettait, en quarantaine, les autres enfants l'appelant « fils de traître », les professeurs plus stupides encore que les enfants (inconscients, eux) s'acharnaient sur le petit garçon triste. Jean Vigo s'est souvenu de tout cela dans *Zéro de conduite*, film décrivant un

pensionnat de province, et, s'il absout les enfants (en homme sensible et intelligent qu'il fut), les professeurs, proviseurs et fonctionnaires de tout poil en prennent un sacré coup ! Tout le film, sous des dehors presque neutres, est une attaque extrêmement violente de la société, de sa férocité et surtout de sa stupidité. La scène finale en particulier, où, pendant la distribution des prix, tous les officiels sont bombardés à coups de bouteilles d'encre et de bouquins par les écoliers grinçants sur le toit, est une de celles qui font toujours le plus de plaisir à voir et revoir. Pourtant, parmi ces « grandes personnes » détestées, une exception : le jeune professeur, le copain de ses élèves, celui qui joue au ballon avec eux, celui qui voudrait en faire des hommes dignes de ce nom, celui

mais ses chers « collègues » auront sa peau... Le film date de 1932, soit : ne faites pas attention à la technique, le cœur mis par l'auteur à la réalisation de cette œuvre supplée à tout. Rappelons pour mémoire que Jean Vigo, le cinéaste anarchiste, celui que même les staliniens respectent (voir l'opinion de Sadoul dans son *Histoire du Cinéma*), réalisa en tout et pour tout deux documentaires, un film court : *Zéro de conduite* et un grand film : *L'Atalante*, au cours duquel il devait prendre froid. Épuisé, Jean Vigo mourut à 29 ans, sans voir son grand film achevé. Grâce aux pionniers de son espèce, le cinéma révolutionnaire a pu naître, croître et survivre. Il appartient à tous de ne pas le laisser assassiner.

CHRISTIAN.

## la mort est mon métier

de Robert MERLE

(Prix Goncourt 1949)

A la pauvreté d'imagination de l'auteur qui n'est pas capable de tirer de l'immense tragédie qui fut le national-socialisme pour le peuple allemand que ce portrait outré jusqu'à la caricature d'un chef S.S., classe Robert Merle aux premiers rangs de ces auteurs chauvins, farouchement, stupidement antisémites dont la réputation de nocivité n'est plus à faire.

Ce « Teuton » parfait, automate borné, bête humaine sans nerfs, d'une obéissance absolue, d'une cruauté et d'une inconscience au-delà des bornes de l'humain, est un condensé de tout ce que les auteurs qui, tricolore, de la « remington » ont fait de mieux.

A tel point que l'on peut se demander un instant si l'auteur n'a pas voulu faire une charge, un « à la manière de... ».

Mais il faut déchanter, « La Mort est mon métier » est la sécrétion propre — si l'on peut dire — de ce drôle de

Merle, un oiseau qui manque décidément de branche.

Bien entendu cette navrante pauvreté a été accueillie par « France-Dimanche » qui la publie en feuilleton.

Reproduction autorisée pour tous pays, y compris « France-Dimanche » — que « Les lecteurs écrivent ».

Cela s'appelle l'aurore

d'Emmanuel ROBLES

(Editions du Seuil)

Un excellent roman d'Emmanuel Robles. Un drame de la misère et un roman d'amour contés avec le talent que l'on connaît à l'auteur de « La Mort en face ». On ne s'explique pas en lisant « Cela s'appelle l'aurore » que la critique de ce pays ne fasse pas une plus large place à l'un de nos meilleurs romanciers. Nous y reviendrons.

## Léon Morin, prêtre

de Béatrix BECK (Prix Goncourt 1953)

L'ACTION se déroule pendant l'occupation, autour de Léon Morin, le plus parfait petit curiallon de choc révélé par une cheftaine scoute ou par une adhérente des J.A.C. (Jeunesse Agricole Catholique).

Pas bégueule de vache pour un sol, prêt à trucider son prochain pour le plus grand bien de la Patrie, pas trop porté sur les histoires de roulis du culte (tronc du Denier à Dieu, en langage sacré) et avec tout ça, un peu là, le gars, pour les conversions: juives, communistes, collaboratrices, cocottes, toutes y passent.

Il faut dire aussi, qu'il est joli garçon. Mais il faudrait être un bien triste mécréant pour penser qu'un si basse considération matérielle puisse influer tant soit peu la venue au berceau du Saint-Père des bœufs égarées par le voisin. D'ailleurs, l'auteur n'a pas voulu cela, mais allez donc intéresser les petites de la J.E.C. (Jeunesse Etudiante Chrétienne) à un curé qui serait vieux et mal fichu !

Du pur et beau, voilà Léon Morin. Ah ! ce n'est pas lui qui rendrait les enfants Finaly.

Tel quel, il suffisait pour faire mouiller toute la section féminine de la J.O.C. (Jeunesse Ouvrière Chrétienne), mais Béatrix Beck a voulu mieux faire encore. Et de donner au curé de son cœur un langage mûre et coloré, voire argotique.

Malheureusement le jas que dévide son corbas est celui que les petits boutonnets des « patrons » ramassent dans les vieilles collections du « Pélerin » et s'essaient à jaspiner... il y a une vingtaine d'années. Manque de vase et de documentation.

Résumons le roman, après tout cet ouvrage ne va pas se vendre à des dizaines de milliers d'exemplaires. Tant pis pour la place. Et puis ça en vaut la peine.

L'héroïne est veuve, mère d'une pe-

tite fille et farouchement athée, en conséquence de quoi elle va se confesser, page 70. Elle se convertit, page 111, Communiqué quotidienne, page 127. Intermèdes patriotes puis, page 157 un bel exemple de charité chrétienne : une camarade de l'héroïne va être fusillée par les patrois. Faut-il la prévenir, la laisser fuir ? Sur les conseils de ce brave cœur de pasteur on n'en fera rien et la petite amie sera fusillée. Faut de l'amour pour son prochain, mais aussi du discernement.

Page 177, la libération : un soldat américain tente de violer l'héroïne qui en crève d'envie mais qui communique tous les matins, alors...

Page 201 et pendant la messe, Morin la frôle. Il m'a frôlée avec son aube. Tu devines dans quel état ça m'a misse », confie-t-elle à son amie. Le lecteur commence à deviner, lui, qui décidément les soldats américains ont tort de boire du coca-cola.

Page 223, ça déborde : « Viens ! dit notre convertie, venue depuis des mois, à Morin qui « se rejeta en arrière ». Repentir édifiant, page 224 et fin de la rigolade, page 237.

Les 40 académiciens Goncourt, lassés d'être traités de « vœux croûtons », ont certainement voulu, par ce choix, marquer un encouragement à un genre de littérature destinée aux jeunes.

On pourrait, certes, leur reprocher un manque de neutralité, mais qui nous dit que l'an prochain ils ne couronneront pas une œuvre laïque de la même qualité, par exemple : « Bibi Fricotin s'amuse » ou « Robinson Suisse » ?

Quant à Béatrix Beck, qu'elle ne se détourne pas : j'ai sous les yeux un petit ouvrage destiné à la même clientèle que son bouquin (à une cliente plus âgée) : « Conseil aux jeunes mariés », qui a « l'Imprimatur » et tout, qui est même distribué par le curé de ma paroisse. Et bien, cet ouvrage

découvre pas : j'ai sous les yeux un petit ouvrage destiné à la même clientèle que son bouquin (à une cliente plus âgée) : « Conseil aux jeunes mariés », qui a « l'Imprimatur » et tout, qui est même distribué par le curé de ma paroisse. Et bien, cet ouvrage

découvre pas : j'ai sous les yeux un petit ouvrage destiné à la même clientèle que son bouquin (à une cliente plus âgée) : « Conseil aux jeunes mariés », qui a « l'Imprimatur » et tout, qui est même distribué par le curé de ma paroisse. Et bien, cet ouvrage

découvre pas : j'ai sous les yeux un petit ouvrage destiné à la même clientèle que son bouquin (à une cliente plus âgée) : « Conseil aux jeunes mariés », qui a « l'Imprimatur » et tout, qui est même distribué par le curé de ma paroisse. Et bien, cet ouvrage

découvre pas : j'ai sous les yeux un petit ouvrage destiné à la même clientèle que son bouquin (à une cliente plus âgée) : « Conseil aux jeunes mariés », qui a « l'Imprimatur » et tout, qui est même distribué par le curé de ma paroisse. Et bien, cet ouvrage

découvre pas : j'ai sous les yeux un petit ouvrage destiné à la même clientèle que son bouquin (à une cliente plus âgée) : « Conseil aux jeunes mariés », qui a « l'Imprimatur » et tout, qui est même distribué par le curé de ma paroisse. Et bien, cet ouvrage

découvre pas : j'ai sous les yeux un petit ouvrage destiné à la même clientèle que son bouquin (à une cliente plus âgée) : « Conseil aux jeunes mariés », qui a « l'Imprimatur » et tout, qui est même distribué par le curé de ma paroisse. Et bien, cet ouvrage

découvre pas : j'ai sous les yeux un petit ouvrage destiné à la même clientèle que son bouquin (à une cliente plus âgée) : « Conseil aux jeunes mariés », qui a « l'Imprimatur » et tout, qui est même distribué par le curé de ma paroisse. Et bien, cet ouvrage

découvre pas : j'ai sous les yeux un petit ouvrage destiné à la même clientèle que son bouquin (à une cliente plus âgée) : « Conseil aux jeunes mariés », qui a « l'Imprimatur » et tout, qui est même distribué par le curé de ma paroisse. Et bien, cet ouvrage

découvre pas : j'ai sous les yeux un petit ouvrage destiné à la même clientèle que son bouquin (à une cliente plus âgée) : « Conseil aux jeunes mariés », qui a « l'Imprimatur » et tout, qui est même distribué par le curé de ma paroisse. Et bien, cet ouvrage

découvre pas : j'ai sous les yeux un petit ouvrage destiné à la même clientèle que son bouquin (à une cliente plus âgée) : « Conseil aux jeunes mariés », qui a « l'Imprimatur » et tout, qui est même distribué par le curé de ma paroisse. Et bien, cet ouvrage

découvre pas : j'ai sous les yeux un petit ouvrage destiné à la même clientèle que son bouquin (à une cliente plus âgée) : « Conseil aux jeunes mariés », qui a « l'Imprimatur » et tout, qui est même distribué par le curé de ma paroisse. Et bien, cet ouvrage

découvre pas : j'ai sous les yeux un petit ouvrage destiné à la même clientèle que son bouquin (à une cliente plus âgée) : « Conseil aux jeunes mariés », qui a « l'Imprimatur » et tout, qui est même distribué par le curé de ma paroisse. Et bien, cet ouvrage

découvre pas : j'ai

# 1<sup>er</sup> MAI ULTIMATUM

## de la classe ouvrière à la bourgeoisie

LE 1<sup>er</sup> MAI 1887, les martyrs anarchistes de Chicago au cours des grèves pour la journée de 8 heures, étaient arrêtés puis condamnés par les juges des Etats-Unis, et 5 sur 8 exécutés le 11 Novembre suivant.

EN 1889, le Congrès International de Paris décidait de choisir le 1<sup>er</sup> Mai, en souvenir des martyrs de Chicago, comme journée internationale de revendication pour la journée de 8 heures.

JUSQU'EN 1936, une C.G.T. de quelques centaines de milliers de membres faisait trembler la bourgeoisie et le gouvernement. Les 1<sup>er</sup> Mai d'alors mettaient Paris et les villes ouvrières en état de siège.

JUSQU'EN 1939, les 1<sup>er</sup> Mai gardaient leur caractère de revendications, mais après 1936, la Marseillaise remplaçant l'Internationale devait démontrer que les partis tentaient de domestiquer les syndicats.

EN 1941, PÉTAIN en transformant le 1<sup>er</sup> Mai en fête officielle, lui retirait son caractère révolutionnaire. Il suivait l'exemple de Mussolini et Hitler.

A LA LIBÉRATION, les grands chefs syndicaux acceptent avec empressement le 1<sup>er</sup> Mai-Pétain : le mot d'ordre est "Produire d'abord", ce qui permet de renflouer le capitalisme, l'Etat, son armée et sa police, et les 1<sup>ers</sup> Mai deviennent des kermesses avec chars fleuris et chants patriotiques.

AUJOURD'HUI, enfin, un 1<sup>er</sup> Mai s'ouvre sous des perspectives nouvelles : malgré les capitulations des chefs socialistes et stalinien, les travailleurs refusent de reculer davantage, et le 1<sup>er</sup> Mai coïncide avec la reprise de l'offensive ouvrière, avec les grèves Renault.

**Les 1<sup>er</sup> Mai du passé, c'était le combat pour les 8 heures,  
Aujourd'hui,**

## 1<sup>er</sup> MAI DE LUTTE pour :

- \* les 40 heures payées 48.
- \* 3 semaines de congés payés.
- \* une retraite des vieux égale pour tous et qui ne soit pas une aumône.
- \* une vraie Sécurité Sociale aux mains des travailleurs et sans paperasserie inutile.

## 1<sup>er</sup> MAI REVOLUTIONNAIRE pour :

- \* l'expropriation, sans indemnité ni rachat, de tous les moyens de production et de répartition, et le renversement du pouvoir de la bourgeoisie.
- \* la gestion des usines, des entreprises, des unions et fédérations d'industrie et de l'économie de toute la nation par les comités élus par les travailleurs des diverses catégories et révocables à tout moment, gestion exercée en dehors de toute dictature d'un parti.
- \* l'administration des communes par des conseils élus et révocables à tout moment, l'administration des départements et du pays tout entier par les délégués de ces conseils.

**c'est-à-dire :**

- le régime des VRAIS SOVIETS : ceux de 1917
- le vrai Communisme, le COMMUNISME LIBERTAIRE.

Le 1<sup>er</sup> Mai n'est pas la Fête du Travail ; c'est l'ultimatum posé à la bourgeoisie : c'est la déclaration de guerre aux exploiteurs, au Patronat et à l'Etat, par la classe ouvrière.

La Fédération Anarchiste ne cherche ni le pouvoir, ni à domestiquer les syndicats.

Elle veut rassembler l'avant-garde révolutionnaire et défendre le droit du mouvement ouvrier à se déterminer lui-même.

**VIVE LE 1<sup>er</sup> MAI DE LUTTE DE CLASSE !  
VIVE LE 1<sup>er</sup> MAI RÉVOLUTIONNAIRE !**

**LA FÉDÉRATION ANARCHISTE.**

**LISEZ LE LIBERTAIRE**

Le Gérant : René LUSTRE.  
Impr. Centrale du Croissant, 10, rue du Croissant, Paris-2<sup>e</sup>.  
F. RICHON, imprimeur.

**ADHÉREZ A LA F. A., 145, Quai de Valmy, Paris-X.**

Collez partout cette affiche rayée d'un trait de couleur